

Swing, jazz, free jazz, improvisation, liberté, désir, énergie, collectif, piano, son, silence, autant de termes musicaux et extra musicaux à propos desquels le pianiste Gaël Mevel s'est livré à de libres improvisations.

Silence

Tout vient du silence, même si ce que désigne ce mot n'est pas clair : on ne sait si on parle d'absence ou de présence, de creux ou de bosses, et quand bien même, si c'est une absence, elle parle de ce qui manque, pleine de vie, de bruits. C'est une chose à ne pas oublier, qui ne dit pas qu'il faut se taire, mais que tout doit jaillir, d'un endroit précis, qui n'est pas la connaissance, ni le travail, ni le savoir. C'est autre chose, un lieu où la vie circule, où la violence se laisse bercer par le chant. Le mot silence ne dit rien de la vie, il est la vie, ou plutôt la place laissée à la vie, un dialogue. C'est important de laisser la place, surtout en art. Le dialogue s'installe, entre celui qui propose et celui qui dispose, ce dialogue est nécessaire, il est le sens de notre métier. Il appelle en nous l'exigence. Un musicien improvise, puis se tait, le silence alors est plein de ce qui vient d'être donné, de ce que l'on imagine de la suite. Le dialogue est né. C'est ce qui m'intéresse dans l'art, cette faculté à faire résonner chez l'autre une part de ce qu'il est avec une part de ce que l'on est. On crée un dialogue avec un autre qui regarde, écoute, et il ne s'agit pas de prendre sa place, de penser pour lui, de sentir pour lui, mais de créer un mouvement, de faire naître en lui une part du chant du monde, de donner quelque chose d'assez fort pour que cette chose déplace en lui une autre chose. Ce n'est rien et c'est énorme. L'art est cela peut-être, la possibilité de déplacer une petite chose chez les autres, la possibilité d'ouvrir un espace, qui n'est ni le sien ni celui de l'autre mais celui de cette rencontre. Parfois, cette part de soi, on va la chercher tout au bout, et parfois elle provoque l'autre tout au bout de lui-même, alors, ce qui lui était étranger, en dehors de lui, plus ou moins, un dehors qui était dehors parce qu'on n'avait pas pris ce chemin, pas tourné la poignée de cette porte qui s'ouvre, devient le dedans. Hop, un dedans plus grand ! C'est ça le sens de l'art, n'est-ce pas ? Résonner chez l'autre, avec une part de soi, c'est une liberté qui nous est donnée, de communiquer, de troubler, de changer. C'est très rare et très précieux. La liberté est rare, et souvent illusoire, mais celle-ci existe, je crois. On devrait en profiter. Et je répète que cela appelle en nous la plus grande exigence. J'aimerais bien donner une musique silencieuse, sur scène, offrir ainsi le temps

d'observer, d'attendrir, de rêver, d'écouter, e même temps qu'on le fait soi-même, qu'o reste disponible, une musique qui serait l musique, et non une musique : je n'ai pa envie de défendre un style contre un autre mais plutôt d'ouvrir grand les bras, ce qu n'empêche pas de chercher, de trouver de singularités, de faire des expériences. Ouvri les bras à la musique, ce n'est pas délayer l propos, délayer un style dans d'autres, c'est au contraire viser plus juste, plus précisément accepter la musique et non les musique, c'es accepter l'exigence qui n'est pas partout mai partout possible. Accepter de rompre avec un style, c'est prendre le temps et prendre l temps, c'est arriver à l'heure. Le grand écrivain Musil nous dit : un synonyme du mot utopie c'est le mot possibilité. C'est donc seulement possible d'embrasser la musique.

Mais c'est une chose difficile. Dans mon parcours de musicien, j'ai refusé d'abord, ce qu m'était étranger, pour avancer, et creuser un sillon tout droit (de travers bien sûr, on ne sait pas toujours où l'on va, mais on mets ses forces à le creuser droit, même si ça n'existe pas (je cite le général Cromwell : on ne va jamais si loin que lorsqu'on ne sait pas où l'on va), puis ouvrir, mais pas trop tôt, seulement quand on a creusé un sillon assez loin pour que cette ouverture s'effectue dans un lieu inouï. On se retrouve dans une terre vierge, où ce que l'on saisit sur les bords prend une autre forme. On triche en fait, puisqu'on a besoin de tant de temps pour dénicher les choses, alors on avance tout droit, puis on prend les chemins de traverses, qui sont les plus directs, si on a pris le temps de se perdre. Dans ce parcours de musicien dont je parle, on des fait expériences.

Free jazz

Le free jazz est une de ces expériences, parce qu'il crée un rapport plus direct avec l'instrument, un passage plus droit entre l'énergie, l'espoir, le geste et la musique. C'est une musique extraordinaire, simple, extrêmement simple, même si elle demande d'appriivoiser l'instrument, et de développer une liberté. C'est aussi pour quelqu'un comme moi qui est né en 1966, un style, pas seulement une libération, mais un son, que j'aime, et qui ne me satisfait pas entièrement, parce qu'il y a là une difficulté : retrouver un élan qui

étrange, unique, mais copier. La liberté pour un musicien de ma génération, n'est pas de jouer du free jazz, alors il me semble qu'ouvrir les bras et tendre vers une simplicité savante, pleine, silencieuse, est un chemin. Mes autres expériences sont le jazz, et la musique écrite du XXème siècle. Et Bach. Le jazz est une expérience formidable, parce qu'il pose très bien le problème du rapport entre les notes, quelle note fait vivre une autre note, la met en relief, la rend tendre ou étrange, à l'intérieur d'un ensemble. Toute la science de l'harmonie m'a toujours fasciné. Et pas besoin d'accords pour parler de tout ça, il suffit de deux voix, pour aimer confronter deux notes, deux chemins, aller avec, contre, tout contre, le long, en travers. J'ai beaucoup travaillé les accords, la complexité des accords, et puis j'ai finalement toujours plus aimé l'horizontalité que la verticalité, je me sens plus proche de aujourd'hui de la mélodie que de l'accord. Et puis on a poussé les choses loin dans la complexité des accords, ça ne pouvait qu'exploser, c'est ce qui arrivé. Quoi faire après Scriabine? Reste à voir ce qui est resté après l'explosion. C'est ce que j'essaye de faire avec un piano : rassembler les dégâts, et m'allonger dedans.

Swing, énergie, désir, liberté

Que la musique swingue, c'est juste la moindre des politesses. Si elle swingue, c'est qu'elle a pris le temps de créer des rebonds, des évènements, des temps relatifs, exaspérés, déboussolé, c'est-à-dire qu'on a pu y mettre une grande part de ce que l'on est, du désordre de la nature, de ses emballements, de ses effeuillements, de ses chutes de dos, de ses solidités, de ses fournaies. Si elle swingue, c'est qu'on a pu concilier énergie, désir et liberté, dans une balance à plusieurs plateaux, où rien ne s'équilibre, rien ne se fixe, tout reste en mouvement.

L'un provoque l'autre, le soupèse, le violente, le désir se défend, s'évanouit, s'épanouit dans son plateau, et la liberté fait ce qu'elle peut, elle n'a pas le choix, c'est bien idiot, mais elle essaye d'exister, de peser dans la balance, dans tout le fatras de culture, de corps, d'habitudes, de travail de répétitions, de culot, de renoncements, de jamais vu-entendu.

Piano

Le solo au piano est une expérience particulièrement excitante (particulièrement difficile aussi), d'abord parce qu'il pose cette balance devant soi, bien en évidence. On ne joue pas du piano, on fait des mobiles avec des plateaux de balances. Et lorsque ça tombe enfin, c'est encore meilleur, on profite enfin des dégâts, et puis on accroche un autre arrivant, un per-

sonnage, un son, qui vient s'asseoir sur le côté dévasté ou fait pencher. Le son est une grande difficulté au piano, on pétrir avec les mains, on pénètre au plus au fond possible des petits morceaux de bois, avec les poignets de danseuse, et les doigts en acier tendre qui tcnailent pour prendre, et alors enfin, on joue avec les oreilles. Je dis toujours à mon fils, qui apprend le piano : tu prends avec les mains et tu joues avec les oreilles. C'est un travail de boulanger, dont les mains, aptes à pétrir, sont aussi aptes à s'élever, à s'évanouir sur le côté, la latéralité est une des grandes questions au piano. On pénètre et on s'évanouit sur le côté, drôle de geste, drôle de métaphore érotique, qui laisse en silence et attend le vent et la lumière. J'aime bien l'idée de prendre le son avec les doigts, plutôt que d'enfoncer les doigts dans le clavier. On extrait le son, alors que les mains semblent sortir de soi.

Groupe

En grande formation, j'aime beaucoup l'idée de proposer des écritures, pour donner à l'ensemble une cohérence, et surtout, une direction de nonchalance, c'est-à-dire une liberté.

Si l'on se prête au jeu, chacun devient une part de l'autre, c'est évidemment alors extrêmement passionnant. Cela demande un grand courage pour chacun, il faut oublier son ego, le laisser à l'entrée, et défendre la musique. Je suis gâté avec Jean-Jacques Avenel, Thierry Waziniak, Jacques Di Donato et Didier Petit, ils gardent leur caractère, leur personnalité, leurs désirs, mais défendent la musique. C'est important, humainement, socialement, que ce genre de choses existe. C'est important. C'est une vraie expérience, qui a un sens humain, politique, social (qui est ce type qui propose, pourquoi les autres acceptent, que veut dire cette confiance ?) Cette confiance, c'est la tendresse dont nous manquons, c'est la naïveté perdue, (je n'exagère pas, cela n'est jamais facile, mais cela existe).

Jazz

Le jazz, c'est juste une idée que l'on se fait du monde, c'est tout. Je n'ai pas envie de défendre un courant, j'ai juste envie de chercher, de composer, et d'improviser vraiment, sans question, sans barrières. J'entends dire : « Je ne peux pas jouer cette note, ça fait jazz » ou « ça fait... »

Je crois qu'à force d'être honnête, ça ne « fait » rien, ça invente une part du monde.

Propos recueillis par Franck MÉDIONI